

qui lui appartient, à ses chevaux, à ses chiens et même à ses femmes ; un des traits les plus atroces que présentent les mœurs des Guaycurus est celui de mettre à mort tous les enfans que les femmes conçoivent avant l'âge de trente ans.

M'étant ici procuré un équipage de Guatós, nous continuâmes notre route et nous arrivâmes, le 11, au fort de Coimbra, aujourd'hui en très mauvais état, et sous les murs duquel je trouvai campée une autre tribu de Guaycurus : la garnison se compose de trente soldats, et il y a huit pièces de canon ; ce poste est quelquefois visité par les indiens Chamiecos, race timide qui parcourt, entièrement nue, les bois des bords du Paraguay, et devient la proie des féroces Guaycurus.

Nous visitâmes ici une caverne naturelle très curieuse, connue sous le nom de *Buraco d'Inferno* (trou-d'enfer). C'est sur le penchant d'une colline, et au milieu d'un bois épais, que se trouve l'entrée de la grotte ; elle peut avoir cinq pieds de diamètre, et sa forme est à peu près arrondie ; au-dessus de cette entrée se trouve un assez beau figuier qui a poussé ses racines au milieu des rochers. Après avoir escaladé une pierre très élevée, on suit une galerie d'une pente rapide, et l'on est obligé de s'accrocher aux rochers et aux pierres pour éviter de tomber dans une excavation profonde qui est à gauche de l'entrée ; parvenu à une trentaine de mètres de profondeur, on trouve de belles stalactites au milieu desquelles on pénètre, par une étroite ouverture, et toujours en se retenant aux rochers, dans une sorte de salle où l'on vit deux belles colonnes de stalactites. Un étroit passage conduit à une autre chambre beaucoup plus spacieuse et qui présente un très beau coup-d'œil ; de magnifiques stalactites pendent au plafond et forment un rideau magnifiquement découpé ; tandis que de terre s'élèvent de toutes parts des colonnes et des mamelons de même nature.

Au milieu d'immenses blocs de roches s'étend une belle nappe d'eau, qui ne court pas, mais paraît suivre le niveau des eaux du Paraguay. La température était de 27 degrés, et celle de l'eau de 24 degrés ; plusieurs autres galeries viennent aboutir dans cette pièce ; mais dans la saison où nous y fûmes, elles étaient submergées. Je ne chercherai pas à rendre le magnifique coup d'œil que présentait cette salle ; à notre approche, l'obscurité profonde qui y régnait ne sembla s'évanouir qu'à regret devant nos nombreuses torches, dont la vive lumière faisait reluire d'un éclat merveilleux les forêts de stalactites qui se détachaient sur la parfaite obscurité des fonds ; beaucoup de nos compagnons ne purent résister au désir de se plonger dans cette eau si belle et si pure, et quelques-uns d'entre eux parcoururent les longues galeries en nageant et en tenant au-dessus de leur tête leurs flambeaux, ce qui produisit le plus bizarre spectacle, auquel se joignait encore leurs cris, répétés, de la manière la plus sauvage, par ces murs naturels si curieusement contournés. La scène avait quelques chose d'inférieur d'autant plus que la plupart des baigneurs étaient des soldats nègres. Nous ne vîmes, dans la grotte, qu'une grenouille, quelques chauvesouris et beaucoup de moustiques, mais on y a, une fois trouvé, un caïman, et les nombreuses traces de tigres que nous vîmes sur le sable de l'entrée, nous prouvèrent que ces derniers animaux s'y retiraient assez souvent. A continuer.

#### BULLETIN.

*Le fameux crucifix d'ivoire—Conversions et progrès de la religion dans les Etats-Unis.—Dispute entre l'Univers et l'Ami de la Religion au sujet des élections.—Affaires du Mexique et de la Californie.—Nouvelles de la Jamaïque.—Maladie de lord Metcalfe.*

Le fameux crucifix d'ivoire est en exhibition à Montréal. Le propriétaire fait au clergé la politesse de l'examiner *gratis* ; nous pensons que plusieurs de nos confrères ne perdront pas cette occasion de se convaincre par eux-mêmes que cette représentation du Christ mort en croix répond à sa grande réputation. On prétend que les premiers artistes de l'Europe et des Etats-Unis n'ont rien trouvé à y critiquer, si on en excepte un M. Pover de Florence, qui se rendit à Livourne pour examiner cette pièce de l'art ; il crut qu'on pourrait corriger quelque chose sur le front. M. Lester alors propriétaire du crucifix, se fiant dans sa science et son habileté, le lui confia ; mais après dix jours d'étude et d'examen scrupuleux, il avoua qu'il n'y avait pas une seule ligne à déranger, que tout était parfaitement exact. On connaît l'histoire de ce crucifix, nous en avons déjà parlé deux fois l'hiver dernier, d'après les papiers américains ; il restait seulement à ajouter que le moins saisi le moment précis où le Sauveur vient d'expirer. Nous avons remarqué que les lèvres n'offraient aucune marque de difformité occasionnée par la douleur : on croirait y apercevoir une espèce de satisfaction, ou plutôt une parfaite conformité aux décrets du Père Eternel. Il a remis son âme parce

qu'il a voulu, *oblatus est qui ipse voluit*. Tout l'ensemble du visage paraît être le résultat d'une inspiration au moins du génie. On sait que le moine n'avait jamais étudié la sculpture, et n'avait même jamais manié un outil ; mais ayant trouvé, comme par hasard, un bloc d'ivoire dans un grenier de Gênes, il résolut d'en tirer profit. Ce morceau d'ivoire avait plus de trois pieds de longueur sur environ quatorze pouces de diamètre et pesait cent vingt-cinq livres ; ce qui a fait croire que c'était une pièce ante-diluvienne, vu cette dimension énorme ; et qu'elle avait été apportée de l'Orient par quelque vaisseau de Gênes anciennement en grande réputation pour leurs exploits maritimes. Ce bloc tout décoloré et tombant en miettes paraissait pourri jusques dans son centre, lorsqu'il plut au moine de le sonder, (on voit encore sur le côté du Christ la place de la sonde) ; alors il connut qu'il en pouvait tirer parti. Il enleva donc toutes les parties gâtées ; son bloc fut par là réduit à trente trois pouces de longueur sur huit de diamètre ne pesant plus que quatre-vingt livres. Il se mit en œuvre se croyant inspiré ; il s'imagina voir une vision du Christ dans l'état où il devait le représenter, et en travaillant la nuit à la clarté de sa petite lampe, il croyait voir une couronne de lumière se former sur le chef de son *crucifix* ; chose, qui pouvait être l'effet naturel de son enthousiasme, et qu'on prétend être commune aux grands artistes, qui se font toujours des visions de ce qu'ils veulent produire. Enfin il mit quatre ans et demi à produire ce miracle de l'art. Les amateurs et les curieux pourront l'examiner, Grande rue St. Jacques, No. 10.

—Nous extrayons les conversions suivantes du *Catholic Magazine* de Baltimore ; celle de M. Hoit est déjà connue de nos lecteurs, mais ils n'en verront pas moins avec plaisir les détails qu'en donne ce journal, d'autant plus qu'ils peuvent nous intéresser d'une manière toute particulière, comme nous le verrons dans le récit suivant :

Il y a quelques mois, la société chrétienne a pris un grand intérêt à une communication entre le révérend M. Hoit, pasteur de l'église épiscopaliennne de St. Alban, état de Vermont, et l'évêque John Henry Hopkins. M. Hoit désirait alors prendre toutes les informations possibles sur le sujet de la foi des catholiques, et il s'était livré à des investigations qui occupent à présent un si grand nombre d'individus tant de ce côté-ci de l'Océan que de l'autre. C'est dans cette vue que ce révérend monsieur se procura quelques livres de controverse et assista même aux cérémonies de l'Eglise catholique. Cela parut suffisant à son évêque pour lui demander une explication, et ensuite pour le soumettre aux censures. Ceux qui ont lu cette correspondance, dans les journaux épiscopaliens, n'ont point manqué de s'apercevoir que M. Hoit avait seulement usé d'une liberté que le protestantisme accorde à tous, et que les procédés de l'évêque étaient injustes et abusifs. Le résultat des recherches de M. Hoit fut de renoncer aux erreurs du protestantisme, et de ramener en même tems avec lui sa femme et ses enfans à la religion catholique. L'extrait suivant d'une lettre, qu'il écrivit à un prêtre, fait voir combien il apprécie le bonheur qui lui a été accordé, ainsi qu'à sa famille. « Vous vous réjouirez avec moi de ce que je suis enfin catholique, et de ce que comme tel, j'ai le droit de m'adresser à vous, comme à un des pasteurs du troupeau auquel j'appartiens, et de ce que je puis avec raison vous demander votre bénédiction pour moi, et les miens. Cet heureux événement, c'est-à-dire, mon admission dans l'Eglise catholique eut lieu le 25 juillet, fête de St. Jacques, dans la chapelle du Séminaire de St. Sulpice, à Montréal ; ma profession de foi fut reçue par le révérend John Richards, que vous connaissez peut-être, comme un des plus anciens et des principaux membres de cette maison : en même tems il m'administra sous condition le sacrement du baptême. Je fis ma première communion le lendemain matin (dimanche) dans la grande église de St. Marie. L'après midi précédent, j'eus le plaisir d'avoir une entrevue avec l'évêque Bourget, et je m'arrangeai avec lui pour me procurer un rendez-vous avec ma famille le samedi suivant chez le révérend M. Migneault curé de Chambly. En conséquence, ayant retourné chez moi, et conduit ma famille en ce lieu, madame Hoit fit, le 1er août, son abjuration et sa profession de foi, qui fut reçue par le révérend M. Migneault dans l'église de St. Joseph, où il lui donna aussi le baptême sous condition ; le lendemain dimanche, elle reçut la communion pour la première fois à la messe de l'évêque ; et ensuite l'évêque Bourget nous administra le sacrement de la confirmation : après la messe paroissiale, l'évêque administra lui-même le baptême à nos quatre enfans, au plus jeune sans condition, aux trois autres conditionnellement ; ce qu'il fit à la demande de M. Migneault, avec beaucoup de cérémonies en présence de toute l'assemblée. C'est ce que vous appellerez *ecclésiastique*.